

Article

« Les grands carrefours du monde du livre »

Henriette Major

Lurelu, vol. 1, n° 4, 1978, p. 3-5.

Pour citer cet article, utiliser l'adresse suivante :

<http://id.erudit.org/iderudit/25949ac>

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <http://www.erudit.org/apropos/utilisation.html>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : erudit@umontreal.ca

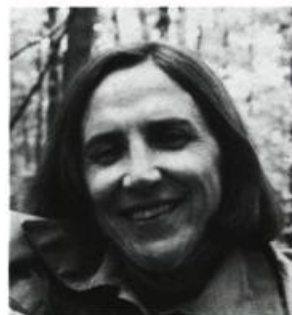
Les grands carrefours du monde du livre

par Henriette Major

Quand on s'intéresse à la production ou à la distribution du livre, que ce soit à titre d'auteur, d'illustrateur, d'éditeur, de libraire ou de bibliothécaire, on est appelé un jour ou l'autre à fréquenter ces super-étalages, ces grands carrefours du livre que sont les foires et les salons internationaux. Établissons d'abord les différences entre ces manifestations. Il y a les salons, qui sont, en somme, des maxi-librairies et qui s'adressent au public en général; les salons régionaux, dont plusieurs sont maintenant bien établis au Québec, offrent des stands aux éditeurs d'ici ainsi qu'aux grands éditeurs étrangers dont les produits sont diffusés par un distributeur québécois — les Salons du livre de Rimouski, de Rouyn, de Jonquière sont dans ce cas. Il existe aussi des salons du livre internationaux : ceux-là ouvrent leurs portes au grand public, mais ils invitent des exposants de plusieurs pays du monde; mentionnons, par exemple, les Salons internationaux de Québec, de Montréal, de Bruxelles, de Nice.

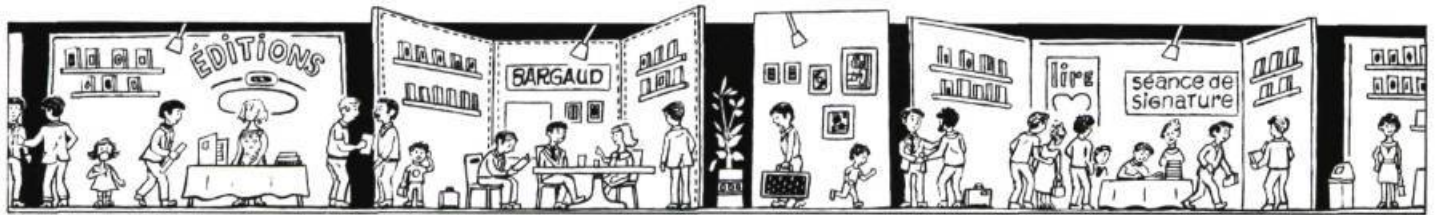
Parlons maintenant des foires. En principe, les foires s'adressent aux spécialistes du livre : fabricants, distributeurs ou acheteurs de métier. Les foires sont des points de rencontre où les éditeurs de différents pays vendent et achètent des droits, où les éditeurs et les distributeurs négocient des échanges de services, où les acheteurs en gros peuvent découvrir les nouveautés, où les créateurs sont en mesure d'évaluer les tendances de l'édition mondiale.

Pour nous, Québécois, les salons et les foires sont particulièrement importants. Enfermés dans une enclave française sur un continent anglophone, les salons locaux, mais surtout les salons internationaux, nous mettent en contact d'abord avec la production francophone mondiale, puisqu'en général c'est celle-là qui prédomine dans les salons qui nous sont les plus familiers. Quant aux foires, il est essentiel que les *gens du livre*, à tous les niveaux de la production et de la distribution, aient l'occasion de les fréquenter. Je sais par expérience qu'une confrontation intensive avec des produits d'ailleurs constitue un fameux stimulant pour un créateur; quant aux contacts personnels occasionnés par ces bains de foule, ils sont inestimables. Les



principales foires qui nous intéressent en tant que Québécois sont les Foires de Montréal et de Francfort, et en tant que spécialistes du livre d'enfant, la fameuse Foire de Bologne.

Quand un éditeur, un auteur, un libraire annonce à son entourage qu'il s'en va à telle foire internationale à l'étranger, on réagit autour de lui comme s'il s'en allait en vacances; et pourtant, rien n'est plus faux. Lors d'une foire du livre, on marche plus que durant un marathon; la confrontation constante avec la foule, la tension d'avoir à s'exprimer dans une langue étrangère, et même les réceptions officielles dont on se passerait bien souvent, tout contribue à faire des foires internationales de véritables prouesses sur le plan physique. Malgré tout, l'effort en vaut la peine si on veut que le Québec sorte de son isolationnisme culturel. Il faut donc que nous soyons représentés lors de ces événements internationaux, mais il est un aspect des foires et salons dont on ne parle pas assez : le coût exorbitant qu'il faut déboursier pour y participer. Si on calcule le coût de location d'un stand, les frais de transport et les frais de séjour (gonflés par l'affluence soudaine des résidents étrangers), très peu d'entreprises et encore moins d'individus d'ici peuvent y participer sans une aide gouvernementale. Là encore, certains fonctionnaires ont l'air de croire aux miracles : ainsi, j'ai été déléguée au Salon du livre de Bruxelles avec un per diem de \$50 alors que l'hôtel que le gouvernement m'avait réservé coûtait \$45 par jour; on croyait sans doute que les nourritures intellectuelles glanées au Salon suffiraient à me sustenter... Quelles solutions nos éditeurs et nos gouvernements ont-ils adoptées par rapport aux foires internationales du livre ? J'ai posé la question à deux membres de "Communication-Jeunesse" qui ont été délégués à divers titres pour représenter le Québec lors de ces événements : Cécile Gagnon et Raymond Vézina.



Raymond Vézina est allé à la Foire de Bologne en 1974; il fréquente la Foire de Francfort chaque année depuis 1975 pour représenter, sans subvention gouvernementale, une maison d'édition.

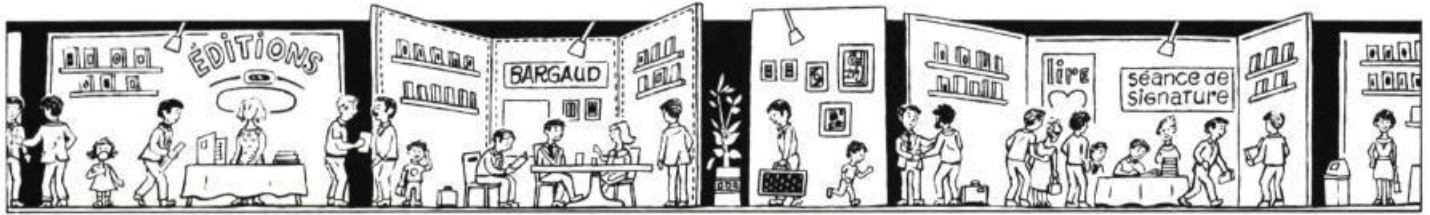
Nous lui avons demandé quelle importance prenait le livre pour les jeunes dans cette super-foire du livre. "La Foire de Francfort est la plus grande foire du livre au monde, dit-il. Elle réunit chaque automne entre 3 500 et 4 000 éditeurs du monde entier. Les exposants sont répartis dans six salles dont l'une est réservée au livre pour la jeunesse; elle regroupe environ deux cents éditeurs, surtout les européens : Français, Allemands, Italiens, Anglais, Scandinaves. Les plus grands sont là; mais on y voit peu d'Américains et de Japonais, qu'on retrouve plutôt à Bologne. Beaucoup de pays dont le Canada ont des stands collectifs, tandis qu'à Bologne, on trouve davantage de stands privés. Pour les spécialistes du livre de jeunesse, je dirais qu'il est plus avantageux d'aller à Bologne, surtout pour les créateurs; quoique à Francfort il y ait une salle réservée aux *gens d'image*, on y expose des posters, des affiches, des cartes de souhaits. Je dirais qu'à Francfort il se passe surtout des transactions commerciales, des échanges de produits, tandis qu'à Bologne on assiste davantage à des échanges de talents. A Bologne, j'ai vu des illustrateurs se promener, leur "portfolio" sous le bras, et montrer leur production à divers éditeurs; à Francfort, l'atmosphère ne se prête pas à ce genre de transaction. Je recommanderais aux auteurs et illustrateurs pour les jeunes de se rendre à Bologne plutôt qu'à Francfort : le gigantisme de Francfort lui donne nettement une vocation commerciale."

Cécile Gagnon a été déléguée le printemps dernier à la Foire du livre de Bologne comme présidente de "Communication-Jeunesse"; c'est le Conseil des Arts du Canada qui a financé son voyage. Elle est allée à cette foire comme observateur car, en 1978, le Canada n'avait pas jugé bon d'occuper un stand à Bologne, de sorte qu'aucun éditeur francophone n'était représenté. Le stand de Leméac, laissé vacant par la démission en dernière minute de cet éditeur, était curieusement décoré de posters représentant la Gendarmerie royale du Canada... D'autre part, six éditeurs canadiens-anglais représentaient notre pays, ainsi qu'une délégation du ministère fédéral de l'Industrie et du Commerce. En passant, savez-vous de qui relèvent les foires du livre à l'intérieur de ce ministère ? Je vous le donne en mille : des responsables de l'industrie des textiles et du papier... Eh oui ! les livres sont assimilés aux essuie-tout et aux serviettes de papier. Allez y comprendre quelque chose !

Il ressort donc des observations de Cécile Gagnon que l'édition québécoise pour les jeunes était, à toutes fins utiles, absente en 1978, de la Foire de Bologne, la foire par excellence du livre pour la jeunesse. Pardon ! le ministère des Affaires intergouvernementales du Québec avait délégué M. Jacques Payette — des éditions Héritage — à titre d'observateur; mais ces deux observateurs québécois ne pouvaient faire de miracles — nos livres n'y étaient pas. Pourtant, en 1976, le Canada avait un stand à Bologne, un stand partagé entre anglophones et francophones. Raymond Martin y représentait les éditeurs québécois de langue française. J'y étais et j'ai pu constater à quel point les contacts avec les éditeurs étrangers furent nombreux et variés. Et pourtant, l'année suivante, le ministère fédéral de l'Industrie et du Commerce décidait d'éliminer le stand canadien à la Foire de Bologne sous prétexte qu'il n'était pas rentable; évidemment, quand on traite le domaine du livre comme celui des papiers-mouchoirs... Les retombées de tels événements ne s'évaluent pas seulement en signes de piastre.

Un des aspects les plus intéressants de la Foire de Bologne, c'est l'exposition d'illustrations qui se tient dans un pavillon adjacent. Sélectionnées par un comité international, des oeuvres des meilleurs illustrateurs de plusieurs pays sont exposées; c'est l'endroit où prendre le pouls de l'illustration du livre d'enfant à travers le monde; c'est l'endroit également où faire des contacts intéressants, qu'on soit auteur, illustrateur ou éditeur. Pour envoyer des oeuvres à cette exposition, il faut se conformer à des règlements et à des échéances très stricts. Depuis l'année dernière, "Communication-Jeunesse" se charge d'envoyer à Bologne les dessins que lui confient ses membres illustrateurs, selon les délais et exigences des organisateurs de l'exposition. Espérons que nos illustrateurs sauront profiter de l'occasion.

Cécile Gagnon est revenue de Bologne en avril dernier, convaincue que les éditeurs québécois qui brillaient par leur absence avaient *manqué le bateau*. "C'est l'endroit par excellence pour toutes les transactions concernant le livre de jeunesse, dit-elle. Qu'il s'agisse d'échanges de droits, d'adaptations, de traductions, tout est prévu pour faciliter les rencontres. Bologne, c'est en particulier le marché mondial de l'illustration, et nous savons tous à quel point l'illustration est importante dans le livre de jeunesse. C'est l'endroit où *sentir le vent*, où observer les nouveaux courants dans le domaine de l'édition pour la jeunesse. Certains pays, comme le Japon, les pays scandinaves, l'Italie, l'Allemagne, les pays d'Europe de l'Est, ont une production



remarquable qui est très peu connue chez nous. Où donc se familiariser avec ces productions sinon dans une foire comme celle de Bologne ?



On peut participer à une foire ou à un salon du livre dans un but précis : vendre, acheter ou échanger des droits si l'on est éditeur, se faire une idée du marché mondial si l'on est acheteur, offrir ses services si l'on est auteur ou illustrateur. Mais on peut également fréquenter ces hauts lieux dans le simple but d'élargir ses horizons, ou les horizons d'un groupe ou d'un organisme qu'on représente. Il semble bien qu'en 1979, "Communication-Jeunesse" se verra délégué officiellement à Bologne par le Conseil des Arts du Canada, en compagnie du "Children Book Center" de Toronto. Si ces associations ne sont pas mandatées pour négocier des droits, du moins seront-elles en mesure de faire la promotion des livres canadiens pour les jeunes et de transmettre les informations pertinentes aux personnes intéressées; en cette Année de l'Enfant, il sera particulièrement important de marquer la présence canadienne dans le domaine du livre de jeunesse. Ces associations auront donc l'occasion d'échanger des idées et des renseignements avec d'autres groupes semblables comme "La joie par le livre", de France, "The Children Book Council", des Etats-Unis, et l'"International Bureau for Book for Young People" (IBBY), organismes qui sont toujours présents lors d'expositions internationales. Ces rencontres entre associations peuvent mener à des collaborations intéressantes entre pays.

Depuis quelques années, le livre d'ici pour la jeunesse commence à prendre peu à peu la place qui lui revient dans nos bibliothèques et nos librairies; nul doute que les salons du livre locaux ainsi que les salons internationaux de Québec et de Montréal, en mettant l'accent sur les livres de chez nous, auront contribué à ce progrès. Mais il reste beaucoup à faire; très peu de nos livres, par exemple, sont traduits en langues étrangères; très peu de nos livres sont vendus en dehors de nos frontières. On a beau invoquer nos tirages limités et notre isolement linguistique, ce ne sont pas des obstacles insurmontables; un pays comme la Suède, dont l'isolement linguistique est autrement plus sérieux, réussit à faire traduire et à vendre ses livres pour enfants un peu partout à travers le monde. Est-ce une question de qualité ? L'édition suédoise sait-elle mieux que la nôtre jauger les marchés internationaux ? Ce sont des questions qu'il faut se poser, et où donc mieux que dans une foire internationale est-on en mesure d'y répondre ?

Pour les professionnels du livre qui ont de bonnes jambes, de l'entregent, de l'initiative, l'expérience du public, de la disponibilité et de l'énergie à revendre, les grands carrefours du livre sont des lieux à fréquenter. On en revient épuisé, mais enrichi et stimulé. A bon entendeur, salut !